

Bruno Delarue

Boudin au Havre

Monographies citadines



« PAS DE COTON, PAS DE PEINTURE »

« Quoique né à Honfleur d'un père marin, je n'aurais pas l'ingratitude d'oublier que c'est la ville du Havre où j'ai été élevé, qui m'a encouragé et pensionné pendant trois années. » Juste réflexion de Boudin envers la ville qui l'a éduqué et surtout, la première, reconnu comme peintre.

Rappelons succinctement les faits. C'est vers l'âge de dix ans que le jeune Boudin est mis en pension chez les Frères des écoles chrétiennes du Havre et devient, un an plus tard, commis chez l'imprimeur Joseph Morlent où il apprend le métier. A vingt ans, en 1844, il s'associe avec Jean Acher pour la création d'une papeterie tout en pratiquant le dessin. Ce goût pour l'art le fait exposer dans la vitrine de sa papeterie les œuvres d'artistes de passage tels que Troyon, Couture, Millet ou Isabey qui lui donnent quelques conseils. Boudin est donc un autodidacte, et de même qu'étonne son talent de peintre surprend la qualité et la facilité de son écriture chez un homme n'ayant pas fait d'études.

Malheureusement, en 1846, il tire un mauvais numéro pour la conscription et, pour éviter de passer sept années sur un bâtiment de la flotte, se voit dans l'obligation « d'acheter » un homme pour

« IL FAUT PRÉPARER SA
CARRIÈRE DE LONGUE MAIN
ET NE PAS SE PRESSER NI
ASPIRER TROP TÔT À LA
RÉPUTATION. »

LETTRE À LOUIS, 21 FÉVRIER 1853.



le remplacer. Coût : 2 500 francs. Somme qui l'oblige à rompre l'association avec Acher qui n'eut certainement pas un comportement très digne car Boudin n'hésitera pas à le traiter d'infâme.

Commence alors une période de véritable misère. Un séjour à Paris, l'inscription aux cours de l'Ecole municipale de dessin du Havre, la protection du baron Taylor qui lui permet de voyager dans le nord de la France et en Belgique et, en 1850, la rencontre avec le marchand Martin qui lui expose quelques œuvres meublent ces années difficiles.

Depuis cinq années la cité portuaire, plus portée sur le commerce que sur la chose intellectuelle, possède un musée dirigé par Adolphe Couveley dont l'influence sur le jeune Boudin sera certainement plus importante que n'en retiendra l'histoire. Mais l'événement majeur est la fondation de la Société des Amis des Arts, animée par des amateurs havrais, qui organise des expositions depuis 1839. Cette société, essentiellement composée de négociants, aura une importance considérable pour le développement des arts au Havre que Boudin traduira par cette réflexion : « Pas de coton, pas de peinture. »

Cette année 1850, Boudin décide de présenter des œuvres à l'Exposition des Amis des Arts de la ville du Havre. Bien lui en prit car non seulement la Société lui achète deux études pour la loterie mais

signale à la mairie cet artiste autodidacte plein de promesses afin qu'elle l'aide à acquérir la formation nécessaire : « Sa composition facile, son coloris brillant et vrai donnent les plus belles espérances et nous pensons ne pas nous tromper en disant que Boudin est une de ces organisations privilégiées qui doivent se faire un nom dans l'histoire de l'art. Les brillantes facultés de Boudin et un apprentissage nécessairement incomplet ont seuls donné les brillants résultats qui nous ont frappés, et spontanément la pensée nous est venue à tous qu'il serait regrettable que M. Boudin ne fût pas placé aussi tôt que possible dans un milieu qui permit aux sérieuses études sans lesquelles les natures les mieux douées s'étiolent et se perdent sans donner tous leurs fruits. Ce qu'il faut à M. Boudin, c'est la fréquentation des maîtres et l'étude des chefs-d'œuvre de l'art. Malheureusement, ces conditions ne se trouvent pas au Havre et la situation particulière de M. Boudin ne lui permet de les aller chercher à Paris. Nous avons pensé, Messieurs, qu'il était de notre devoir, dans cette circonstance, de vous signaler nos regrets et nos vœux, persuadés que votre intelligente sympathie, moins stérile que la nôtre, pourra se traduire en faits. Permettez-nous donc d'exprimer le vœu que la ville du Havre envoie pendant trois ans M. Boudin étudier la peinture à Paris, moyennant une pension de 1,200 francs qui lui serait faite sur les fonds de la caisse municipale. Cette action judicieuse ferait honneur, Messieurs, à votre

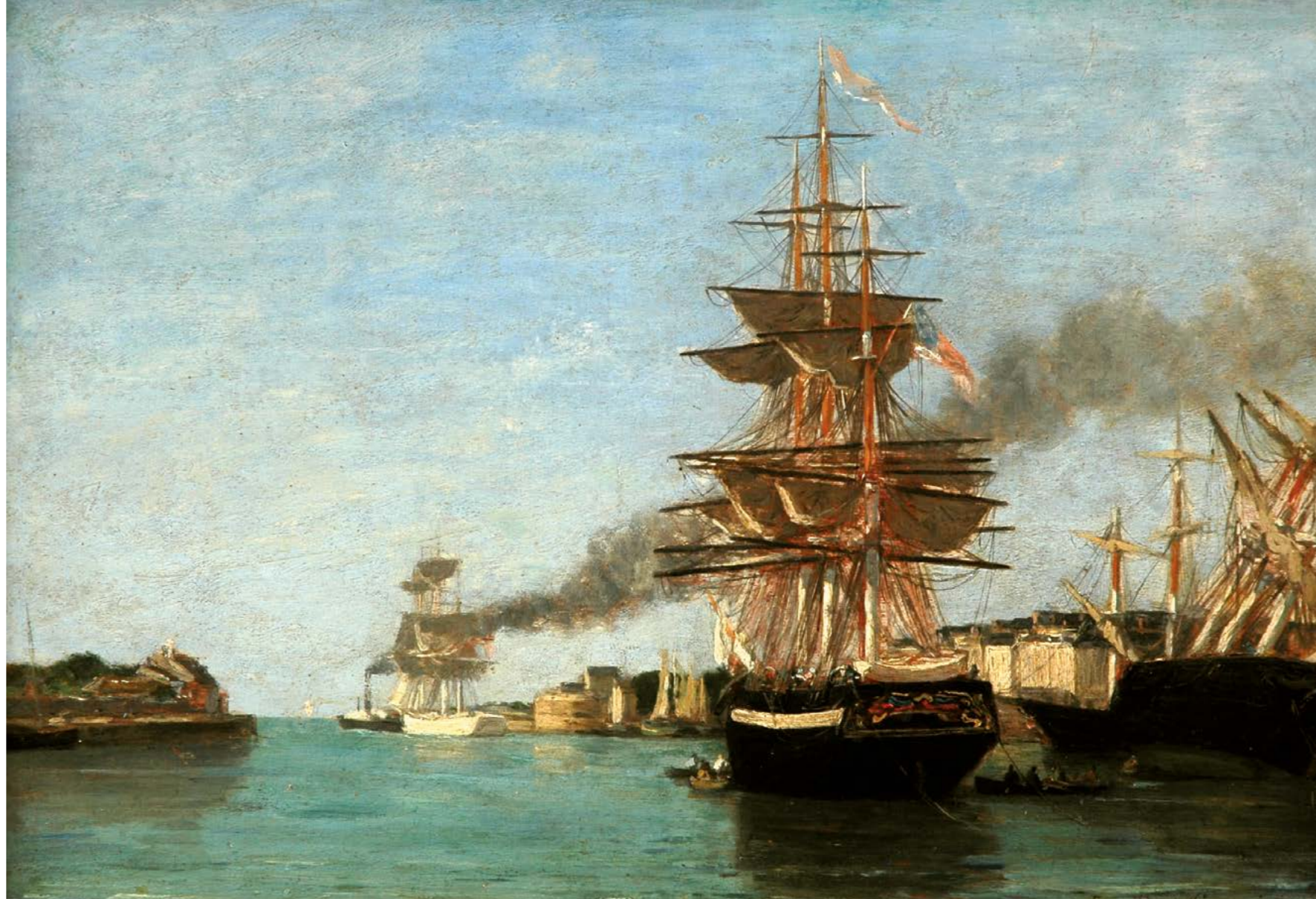
CI-CONTRE
La Tour François I^{er}
au Havre, 1852
huile sur toile
16 x 49,2 cm
MuMa Le Havre © 2005
MuMa Le Havre / Florian
Kleinefenn



administration éclairée ; elle ferait perdre la réputation de barbare que quelques étrangers peu éclairés sans doute se plaisent à attacher à la ville du Havre ; elle donnerait l'espoir qu'un nom de plus serait écrit dans les fastes de l'art, à côté des illustrations que la ville du Havre est justement fière de voir briller dans le domaine des lettres. »

L'extraordinaire c'est que la ville, le 6 février 1851, accepte cette requête dans les termes exactement proposés par ces amateurs éclairés. Tout aussi extraordinaire son bon sens de soigneusement éviter de confronter le talent naissant et surtout autodidacte de Boudin à celui plus mature de Lhullier, lui aussi demandeur de cette bourse, en n'acceptant pas la proposition de Ochard (professeur de Lhullier) qui stipulait pour démarquer les deux artistes en concurrence que leur soit demandé de réaliser de dessiner d'après une statue antique et d'après un modèle vivant, et que ces dessins soient jugés par des membres du jury parisien afin d'éviter les influences locales. Les membres du conseil, forts des recommandations de Thomas Couture et de Constant Troyon, mais aussi d'Alphonse Karr et de Couveley, directeur du musée, choisirent donc Boudin sans le soumettre à un véritable concours. Et Boudin, à qui est demandé de fournir chaque année une œuvre au musée du Havre peut, nanti d'une bourse de 300 francs trimestriels durant trois années, partir à

CI-CONTRE
Port du Havre, ciel bleu
huile sur toile
© Collection du musée de
Boulogne-sur-Mer - Philippe
Beurtheret





« NOM DE DIEU, BOUDIN,
VOUS ÊTES UN SÉRAPHIN,
IL N'Y A QUE VOUS QUI
CONNAISSEZ LE CIEL. »

COURBET



CI-CONTRE
Le Moulin du Perrey
dessin
© Art auction, Paris

Paris où il s'inscrit au Louvre comme élève-copiste. Prudents, les édiles havraises stipulent dans le contrat que celui-ci peut être suspendu s'il vient à être démontré que le titulaire « n'apporte pas à ses travaux le zèle et la persistance qu'on est en droit d'attendre de lui ». D'ailleurs, si l'on en croit Couveley mettant en garde Boudin « ces Messieurs iront au Louvre vous voir travailler dans leur première excursion à Paris. »

La bourse sera bien renouvelée durant les trois années mais cela ne les empêchera cependant pas d'être déçus à la réception des trois tableaux fournis par Boudin pour répondre à son contrat car ils s'attendaient naïvement à ce que leur revienne un artiste déjà glorieux. Au lieu de cela, le pensionné envoie deux copies : *Prairie* de Paul Potter et *Ruisseau* de Ruysdael ainsi qu'une nature morte de son cru qui, refusée par la ville, créera un litige car il était bien convenu dans le contrat que Boudin devait fournir trois toiles. Cette dernière n'ayant toujours pas été livrée en 1858, le maire lui refuse dans un premier temps d'exposer à l'exposition de peinture havraise. Boudin dû régler ce contentieux car il put finalement accrocher onze tableaux.

Malgré que Berthoud lui écrive le 8 juin « Je vois avec plaisir que l'on a été satisfait de votre copie », Boudin est bien conscient de n'avoir pas su répondre aux attentes de ses mécènes : « On s'imaginait que j'allais revenir, après trois années d'entretien, un phénix

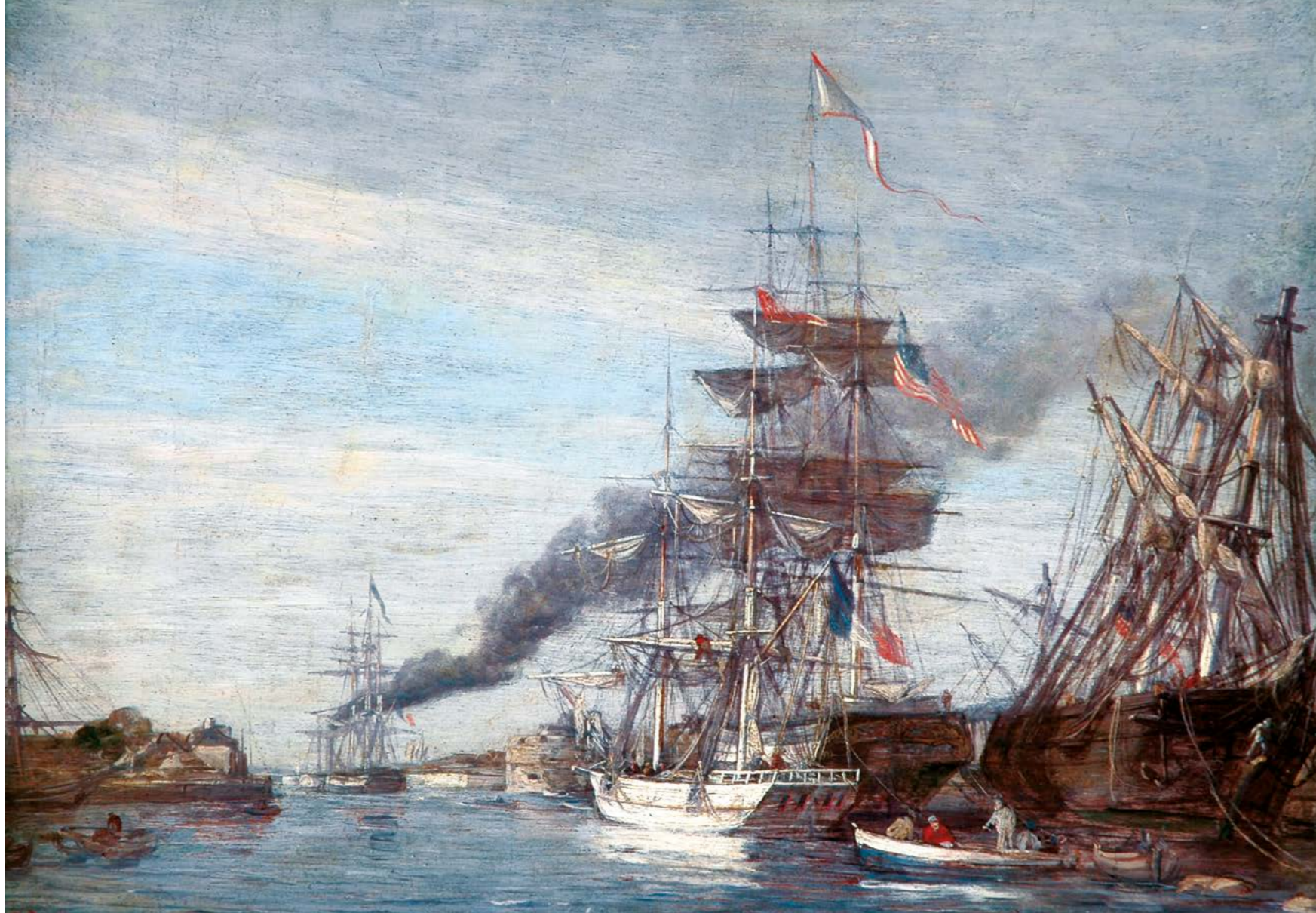
de l'art. J'étais revenu plus perplexe que jamais, sollicité par les célèbres d'alors, allant de Rousseau qui nous séduisait à Corot qui commençait à nous montrer une autre voie. »

Ce qui ne saurait nous étonner tant la confrontation aux sévères tiraillements entre les institutionnels et les modernes avait de quoi perturber un jeune peintre autodidacte venu de province. Boudin se rend compte que la manière qu'il emploie et qu'il appelle « la peinture grise » n'a aucune chance à Paris. A preuve, Corot, le maître dans ce genre, a un mal fou à se faire un nom. Il s'en retourne donc au Havre dans l'attente de jours meilleurs. Mais ceux-ci vont tarder et le peintre déprimer, ne voyant rien sortir « de sa boue de couleurs ». Il écrit à son frère le 20 décembre 1865 : « J'ai vu Courbet et d'autres qui osent les grandes toiles, les heureux. Le jeune Monet en a vingt pieds de long à couvrir. Je voudrais bien, moins ambitieux, entreprendre quelque chose de plus étendu que mes petites toilettes, mais il faut songer à cette gueuse de pitance et tant, tant de menues dépenses que l'on n'en finit pas. »

Et rêve d'arriver à rendre la délicatesse de la lumière qui est partout. En 1858, il avait rencontré au Havre le jeune Oscar Monet, alors caricaturiste, qu'il convainquit de faire de la peinture, ce à quoi Monet n'aspirait pas du tout. Puis, l'année suivante, c'est la rencontre avec Baudelaire et Courbet. Ce dernier avait vu dans une vitrine du

CI-CONTRE
Port du Havre, ciel gris
huile sur toile
© Collection du musée de Boulogne-sur-Mer - Philippe Beurtheret

PAGE 13
Bassin au Havre
huile sur toile
© Galerie Glogner, Luzern, Suisse



Havre quelques petites toiles de Boudin, lequel s'enquit de savoir qui en était l'auteur. Cette année 1859 Boudin fait son premier envoi au Salon avec *Le Pardon de Sainte-Anne la Palud*, tableau auquel il reprochera maints défauts de jeunesse.

En 1861, sollicité par le sculpteur Jules Bonnafé qui considérait Le Havre seulement habitée par des idiots, et par Monet qui lui écrit que les peintres de marine manquent totalement car le seul qui le soit est totalement fou (il s'agit de Jongkind qu'il rencontrera à Trouville l'année suivante), Boudin retourne à Paris. Il a raison. Rester au Havre eut été un enterrement d'autant que la ville subira de plein fouet, de 1865 à 1867, la pénurie de coton due à la guerre de Sécession. Il commence alors un rythme nouveau entre quelques mois d'hiver à la capitale et la belle saison en bord de mer, essentiellement sur les côtes normandes qui l'ont vu naître et où il trouve ses sujets préférés : les ports et les plages dont il devient un véritable spécialiste. Ses fameuses plages animées de femmes en crinolines, qu'il appelle ses « petites poupées », l'aideront à attendre la renommée même s'il s'en dégoûte autour des années 1868 quand lui apparaîtra être une bande de parasites tous ces étrangers à l'air triomphant qui paressent des journées entières sur les estrans de Trouville ou d'ailleurs.

1868 est une année importante dans la relation de Boudin au Havre parce que non seulement il participe de cinq peintures à l'Exposition

